

Villa Crespo : le quartier judéo-espagnol de Buenos Aires et son *Café Izmir*

par Javier Leibiussky

Le présent article fait partie d'un travail de recherche sur l'immigration des Judéo-Espagnols d'Orient, dits « Séfarades », depuis l'Empire ottoman vers Buenos Aires entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e. Le travail fut effectué en 2014 sous la direction de Madame la professeur, Marie-Christine Bornes-Varol, à l'Institut National de Langues et Civilisations Orientales (INALCO) à Paris.

Nous commencerons par définir notre terminologie car, au moment de parler des Juifs séfarades, il n'y a pas de consensus parmi les chercheurs. Puis nous exposerons le contexte général avec les raisons qui ont poussé ces Juifs ottomans à prendre la décision de partir aussi loin. Nous aborderons très brièvement leur installation à Buenos Aires, et plus précisément, dans le quartier de Villa Crespo, situé au centre géographique de la ville : quartier devenu « le quartier ottoman » de la ville, accueillant à quelques rues près des Juifs, des Grecs, des Arméniens ainsi que des musulmans venus des différentes régions de l'Empire. Enfin, nous parlerons du célèbre *Café Izmir*, une véritable institution culturelle à Buenos Aires au début du XX^e siècle.

Des sources diverses ont été consultées pour ce travail de recherche : les archives de l'Alliance Israélite Universelle à Paris (AIU), les archives de la AMIA¹ en Argentine, la presse juive du début du XX^e siècle à Buenos Aires (archives de la Bibliothèque Nationale Argentine), les Archives Navales et Migratoires argentines², entre autres. Nous avons également eu recours aux nombreux entretiens de personnes issues de l'immigration de l'Empire ottoman, et à ceux de leurs descendants ; Ces personnes ont été identifiées et contactées grâce à l'aide du CIDICSEF³ en Argentine.

Quand on parle des Juifs argentins, nous pensons en général aux colonies agricoles installées et maintenues par le baron Maurice de Hirsch à travers la *Jewish Colonisation Association* vers la fin du XIX^e siècle. Composée de près de 80 % de Juifs argentins, la communauté ashkénaze est la plus connue et celle dont l'immigration a été la plus étudiée. Dans le cadre d'un mémoire universitaire, nous nous sommes intéressés à une minorité dans la minorité : les Judéo-Espagnols d'Orient et leur installation discrète dans la ville de Buenos Aires. Le travail est compliqué car les études spécifiques à cette communauté n'existent pas⁴.

¹ Asociación Mutual Israelita Argentina – Archivo de la Palabra del Centro de Documentación e Información sobre Judaísmo Argentino « Mark Turkow ».

² CEMLA – Centro de Estudios Migratorios Latinoamericanos ; Archives Intermédiaires de la Nation

³ *Centro de Investigación y Difusión de la Cultura Sefardí*

⁴ D'une manière générale les Judéo-Espagnols de l'ex-Empire ottoman ont tendance à passer inaperçus. Cf. *the Unseen Israelis* de Walter Weiker.

En effet, en ce qui concerne les Juifs non-ashkénazes, dits « séfarades », il y a quelques études sur ce sujet, où on trouve les travaux d'Adriana Brodsky⁵ et Margalit Bejarano⁶, ainsi que l'œuvre du CIDICSEF⁷ en Argentine à travers sa revue *Sefárdica*. Mais l'attention n'a jamais été mise sur les Judéo-Espagnols d'Orient en tant que groupe à part entière qui mérite une étude dédiée et approfondie. Tous les travaux connus traitent des Séfarades comme s'il s'agissait d'un seul groupe homogène qui partage les mêmes traditions, la même culture. Néanmoins, il s'agit en fait de groupes bien distincts, originaires d'aires géographiques différentes, comme l'Afrique du Nord, l'Empire ottoman (avec là encore des origines diverses dans l'Empire), l'Italie, le Proche-Orient, l'Extrême-Orient, etc. Le terme « séfarade », lui-même majoritairement utilisé pour décrire les non-Ashkénazes, pose un certain nombre de problèmes. Signifiant par convention en hébreu rabbinique « Espagne », le terme « séfarade » a été utilisé pour définir les Juifs d'Espagne. Après l'expulsion de 1492 et l'installation parmi d'autres communautés juives, en Afrique du Nord ou en Orient, ce terme se généralise petit à petit pour dénommer tous ceux qui ne sont pas Ashkénazes. La population à laquelle nous nous intéressons ici, les Judéo-Espagnols d'Orient, sont très précisément les descendants des Juifs expulsés d'Espagne, installés dans les territoires de l'ex-Empire ottoman⁸ dont la langue vernaculaire est le judéo-espagnol⁹.

Les Judéo-Espagnols d'Orient n'ayant pas une organisation de colonisation comme la *Jewish Colonisation Association* des Juifs d'Europe de l'Est, leur émigration est individuelle et donc plus difficile à retracer. L'extraction des données les concernant s'apparente à un travail d'analyse très fin d'une grande masse de documents hétérogènes.

Il faut extraire des travaux précédents ce qui concerne strictement la population visée, lire en détail toutes les pièces documentaires, regarder les noms et lieux d'origine attentivement (registres des bateaux), consulter les archives de l'AIU (volumineuses mais qui contiennent peu de choses sur l'Argentine), éplucher la littérature (biographies d'immigrés, romans et pièces de théâtre de

⁵ Notamment *Sephardic Jews and the Construction of Jewish Communities in Argentina, 1880 to the Present*, Université de Duke, 2004, 364 p.

⁶ Margalit BEJARANO, « Constitutional Documents of Jewish Sephardic Organizations in Latin America », *Jewish Political Studies Review* 8, no. 3-4, 1996, pp. 129-134 ; « The Place of Sephardim in Latin American Jewish Communities – the case of Havana and Buenos Aires », *Pe'amim* 76, 1998, pp. 30-51

⁷ *Centro de Investigación y Difusión de la Cultura Sefardí*

⁸ Particulièrement la Turquie, les îles grecques. Dans le cas de l'Argentine, en moindre mesure aussi les Balkans et la Macédoine même si de manière curieuse nous n'avons pas trouvé des traces d'immigration de Salonique, la plus grande communauté judéo-espagnole de l'Empire ottoman. Cela peut s'expliquer par le fait que probablement les Juifs de Salonique sont partis ailleurs, ou qu'avant leur départ pour l'Argentine ils soient passés par Izmir, comme nous le verrons dans la première partie de ce travail.

⁹En ce qui concerne l'immigration séfarade en Argentine, nous faisons la différence entre les Judéo-Espagnols d'Orient, les Juifs marocains – qui sont, eux aussi, considérés comme Judéo-Espagnols en raison de leur origine et de leur rituel, même si seuls les *Megorashim* de langue judéo-espagnole (ou *haketiya*) se rattachent directement à l'Espagne, et les Judéo-Arabes, syriens surtout de Damas et Alep. Bien que l'origine des Juifs marocains est (soit) la Péninsule ibérique, leur aire géographique et culturelle est considérablement différente de celle des Juifs d'Orient, avec lesquels ils ne sauraient être confondus.

l'époque), enfin retrouver des témoins et les interviewer.

Parmi les raisons de l'émigration vers l'Argentine, nous avons la bonne situation économique dans laquelle se trouvait le pays. Les nouvelles du Nouveau Monde circulaient partout et faisaient rêver à un monde meilleur alors que sur place l'Empire était en pleine marasme économique.

L'attraction des Judéo-Espagnols pour l'Argentine commence vers la fin du XIX^e siècle en raison de l'impact des idées libérales qui avaient réduit l'influence de l'église catholique sur les institutions sociales et culturelles de l'Argentine.

En 1899, cinq jeunes, membres de l'association des anciens élèves de l'AIU à Tanger, ainsi que des ex-élèves de l'AIU à Smyrne, furent envoyés en Argentine. Ces maîtres, étant locuteurs de judéo-espagnol, avaient l'avantage d'avoir une base commune avec le castillan parlé en Argentine¹⁰.

Une fois les premiers Judéo-Espagnols installés le flux migratoire s'accéléra. Les gens faisaient appel à leurs proches de l'autre côté de l'Océan, puis les immigrants arrivaient dans un contexte qui leur était familier.

Moïse Bensignor, arrivé d'Izmir en 1908, se rappelle que, quand il était enfant, à chaque fois qu'il allait à la synagogue à Izmir, il apprenait que 50, 60 ou 80 familles étaient parties pour Buenos Aires¹¹.

Un autre facteur qui a pu jouer un rôle important était le fait que l'Alliance, bien installée dans l'Empire, avait commencé à fournir des enseignants aux colonies agricoles créées par le baron Hirsch. Il est tout à fait possible que les nouvelles venues depuis l'Argentine circulaient aussi dans les écoles de l'Empire. À ce sujet, nous pouvons nous appuyer sur les archives de l'AIU à Paris. Nous avons trouvé plusieurs lettres adressées aux dirigeants de l'Alliance à Paris, donnant un compte rendu de la situation de la communauté juive en Argentine. Dans une lettre envoyée en 1920 au grand rabbin de Paris, Herman Goldenberg raconte :

« La communauté juive dans la République d'Argentine se développe d'année en année prenant un essor considérable et arrive aujourd'hui au chiffre de 100.000 âmes environ¹². »

Dans un compte rendu, Juan Alsina, fonctionnaire argentin de l'immigration, parle de l'image qu'avait l'Argentine à l'étranger :

« À l'étranger des personnalités éminentes déclarent que l'Argentine est un pays propice à la

¹⁰ Ángel Pulido Fernández, *Españoles sin patria y la raza sefardí*, Madrid, 1905, p. 643.

¹¹ Interview à Moïse Bensignor, Miami, 1984, Institut du Judaïsme Contemporain, Division d'Histoire orale.

¹² Archives de l'Alliance Israélite Universelle à Paris, Turquie XXVII E 361.11

colonisation et ils proposent la formation de colonies étrangères.¹³ »

Facteur supplémentaire non négligeable, l'Argentine était hors de tout conflit armé, ce qui en faisait le lieu parfait pour commencer une nouvelle vie, surtout pour des populations qui avaient vécu onze années de guerres continues¹⁴.

La langue, aussi, a dû être l'un des facteurs importants dans la prise de décision d'émigrer en Argentine. Quoique les deux langues parlées soient très différentes, elles partagent une importante base de castillan médiéval qui permet de passer facilement de l'une à l'autre.

Un de nos témoins, Salvador Alalouf, nous racontait en effet que lorsque son père était arrivé en Argentine, on ne le croyait pas quand il disait qu'il venait de Turquie. « Tu parles l'espagnol parfaitement, tu es Espagnol ! »

Comme nous a dit l'historien argentin, Mario Cohen, lors de son entretien, « pour les Judéo-Espagnols d'Orient l'immigration en Argentine était, en quelque sorte, le retour à *Séfarad*, l'Espagne. »

Tout cela a facilité leur intégration sociale et économique, leur permettant d'établir des liens commerciaux, à trouver des crédits et à intégrer dans leur circuit les nouveaux arrivants¹⁵.

Installation

Une fois arrivés en Argentine, les Judéo-Espagnols d'Orient, comme ce fut le cas des autres immigrants, s'installent dans le quartier du centre ville, près du port et centre commercial de la ville au début du XX^e siècle. Leur installation à Buenos Aires offre un parallèle avec les travaux d'Annie Benveniste¹⁶ qui a étudié l'installation des Judéo-Espagnols d'Orient à Paris. À Buenos Aires comme à Paris, les différents groupes judéo-espagnols, créent des synagogues séparées, ayant peu de contacts entre elles, selon leur ville d'origine et se regroupent en congrégations indépendantes. À Buenos Aires, c'est notamment le cas des Juifs d'Izmir qui furent les plus nombreux à émigrer en Argentine, mais aussi ceux d'Istanbul et de Rhodes, chaque communauté ayant sa propre synagogue : UJIDEF et AISUH, dans le quartier de Flores à l'ouest de la ville, créées par des Judéo-Espagnols d'Istanbul ; SHALOM, dans le quartier de Colegiales, pour les Juifs de Rhodes ; *Asociación Israelita Sefaradí Templo Jerusalem* , pour un petit groupe de Juifs de Jérusalem ; *Comunidad Israelita Sefaradí de Buenos Aires* (CISBA), dans le quartier de Villa Crespo, communauté initiée par des Juifs d'Izmir, devenue la synagogue judéo-espagnole la plus importante

¹³ Centro de Archivos Migratorios Latinoamericanos – Argentina, mémoires de Juan Alsina, Quinquenio 1923-1927

¹⁴ Révolution des Jeunes-Turcs en 1908 ; les Guerres balkaniques en 1912 ; Première Guerre mondiale en 1914, pour nommer les principales.

¹⁵ ROGODVSKY EDUARDO, *Demographic Study of the Spanish Speaking Community*, Buenos Aires, 1969.

¹⁶ BENVENISTE Annie, *Le Bosphore à la Roquette – La communauté judéo-espagnole à Paris (1914-1940)*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1989, 184 p.

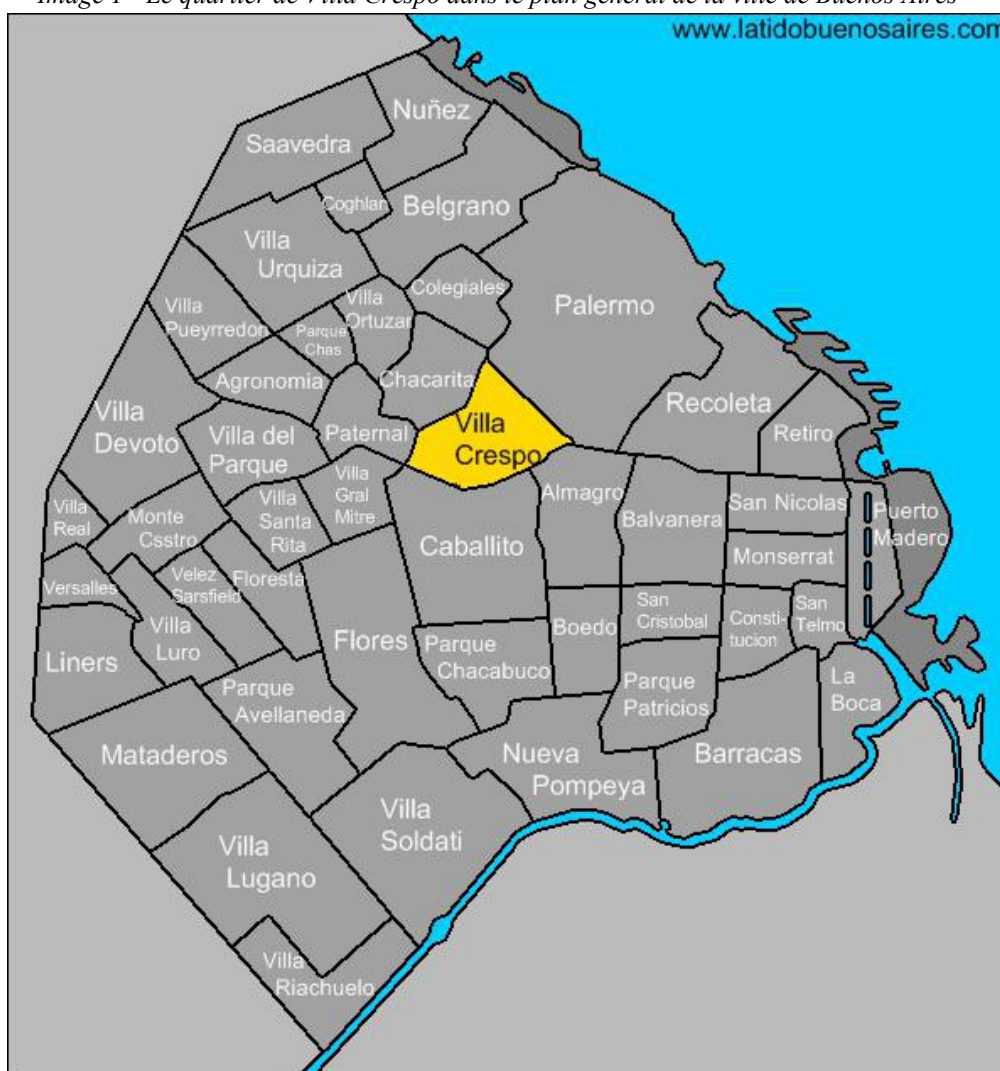
de la ville. Ils n'ont presque aucun contact avec les Juifs marocains ou les Ashkénazes, installés à Buenos Aires depuis plus longtemps.

Les communautés grandissent vite, des centres culturels et sociaux sont créés, la vie tourne autour des cafés, comme le *Buchuk* dans le centre ville, puis le *Izmir* dans le quartier judéo-espagnol principal – Villa Crespo, qui fait l'objet de cet article.

Villa Crespo – Le quartier judéo-espagnol de Buenos Aires

Le quartier de Villa Crespo se situe dans le centre géographique actuel de la ville de Buenos Aires :

Image 1 - Le quartier de Villa Crespo dans le plan général de la ville de Buenos Aires¹⁷



Jusqu'en 1880, les terres sur lesquelles ce quartier a été construit étaient à la limite de la ville de Buenos Aires et sur une région de marais culminant au ruisseau Maldonado. Une région inhabitée et même dangereuse, comme en témoignent plusieurs tangos composés sur les *arrabales*,

¹⁷ <http://www.latidobuenosaires.com/mapasvillacrespobarriobuenosaires.html>

ces faubourgs en forme de bidonvilles qui existaient dans les environs.

Vers 1885, cet emplacement commence à être recherché par les industries du cuir et de la chaussure, car la ville de Buenos Aires manque de terrains et l'Argentine est en plein développement industriel. La proximité du ruisseau Maldonado est aussi un point positif car il servira à évacuer les déchets.

Image 2 - Le centre de Villa Crespo, les avenues Canning et Corrientes¹⁸



Vers la fin du XIX^e siècle (1888), la *Fábrica Nacional de Calzado* (« Usine Nationale de Chaussures ») arrive dans le quartier, et en 1901, la *Curtiembre La Federal* (Usine de cuir). Ces deux industries deviennent un pôle d'attraction pour ceux qui cherchent du travail, ce qui entraîne le changement profond du caractère de ce quartier. Cherchant à installer ses ouvriers près de l'usine, l'Usine Nationale de Chaussures commence la construction de maisons très particulières, avec un long couloir et de chaque côté de petites chambres. L'usine construit aussi de nombreuses rues pour faciliter l'accès au quartier naissant¹⁹. Les nouveaux immigrants s'installent dans ces grandes maisons, appelées *conventillos* - des maisons d'habitation dans lesquelles chaque famille occupe une chambre, avec une seule petite cuisine et des toilettes communes pour tout l'immeuble. Ces lieux se transforment en lieux de cohabitation entre les différents groupes migratoires.

Enfin, l'apparition du tramway, en 1897, contribue au développement de ce quartier en le

¹⁸ Source – CMT3799 - Centre de Documentation et Information sur le Judaïsme Argentin - Marc Turkow, AMIA, Argentine

¹⁹ Del PINO Diego, *El barrio de Villa Crespo*, Buenos Aires, Mairie de Buenos Aires, 1974, pp. 26, 92

reliant au centre ville.

Le fait qu'il s'agisse d'un des quartiers où sont nés le tango et la culture du football, deux piliers de l'identité urbaine de la ville de Buenos Aires, en renforce l'importance et l'intérêt. En ce qui concerne le tango, les rives du ruisseau Maldonado ont vu naître plusieurs *tangueros*. Nous pourrions citer par exemple une strophe de *Cuna de Tango (Le berceau du Tango)* de Salvador Llamas :

*Le vieux lampadaire au coin de la rue
avec sa lumière mourante,
me dit que c'est vrai
que le tango est né à Villa Crespo*



Image 3 - Le ruisseau Maldonado au début du XX^e siècle²⁰

Comme les autres groupes d'immigrants, les Juifs aussi commencent à s'établir dans ce quartier pour profiter des opportunités de travail et de logement. Ce sont d'abord les Juifs ashkénazes qui s'installent, puis des Juifs d'origine turque et balkanique. Vers 1930, on y dénombre déjà environ 30.000 Juifs²¹.

²⁰ Source – CMT3798 - Centre de Documentation et Information sur le Judaïsme Argentin - Marc Turkow, AMIA, Argentine

²¹ REIN Raanan, *Los Bohemios de Villa Crespo*, Buenos Aires, Ed. Sudamericana, 2012, p. 45

La plupart des immigrants juifs étaient des ouvriers, couturiers, menuisiers, tisserands et marchands, connus sous le nom de *cuenteniks*²², vendeurs ambulants, parcourant le quartier à pied pour vendre leurs produits. Plus tard, ils purent acheter des vélos et finalement installer un magasin.

Les Juifs originaires d'Izmir commencent à se concentrer dans le quartier de Villa Crespo. Selon le témoignage de Marcos Emanuel²³ – un dirigeant communautaire – les premières familles s'installent en 1911. Les autres groupes judéo-espagnols, ceux d'Istanbul et ceux de Rhodes choisissent d'autres quartiers, ainsi que le petit groupe des Judéo-Espagnols venus de Jérusalem.

Le frère de Marcos, David Emanuel, raconte :

« Quand mon père est arrivé à Buenos Aires en 1911, ce quartier était encore en dehors de la ville. Il y avait peu de maisons et il était peu peuplé. Il y avait des foires aux chevaux. Quand mon père est arrivé d'Izmir, il a ouvert un petit magasin et il vendait de tout : des montres, pistolets, pantalons, à tous ceux qui fréquentaient cette zone. »²⁴

Nous trouvons aussi des informations dans le roman d'Estela Levy, *Crónica de una familia Sefaradí* :

« La plupart des Judéo-Espagnols venaient d'Izmir et de Rhodes. Ils se sont installés dans le quartier de Villa Crespo, qu'ils appelaient simplement 'Gurruchaga', car c'était dans cette rue qu'on pouvait les trouver en grand nombre, déjà installés avec leurs grandes familles. Ils échangeaient en judéo-espagnol et cela faisait du bien à mon père et lui rappelait sa maison, sa femme et ses amis. »²⁵

De nombreux témoignages, sur lesquels nous pouvons nous appuyer éclairent notre recherche sur les raisons de cette nouvelle migration interne ; par exemple, celui de Linda Besignor, née à Vilnius en 1910, fille d'une famille turque d'Izmir :

« ... à Villa Crespo vivait le frère de ma mère. Comme c'était lui qui nous avait fait appeler, nous nous sommes installés dans ce quartier... mon père y ouvrit un magasin... »²⁶.

Le père de David et Marcos avait écrit le mot *chadai* sur la vitrine du magasin et, selon leurs témoignages, c'est à partir d'une petite histoire liée à ce mot que la première communauté judéo-espagnole de Villa Crespo est née :

« Un homme appelé Israel Calomiti est passé un jour à côté du magasin et il vit le mot *chadai* sur la vitrine. Il est entré et il demanda 'Êtes-vous Juif ?' Quand mon père a répondu par l'affirmative, il lui

²² *Cuentenik* vient du mot espagnol *cuenta* – « compte », avec la terminaison yiddish *nik* utilisée pour tous les noms dérivés de métiers et le pluriel espagnol –s.

²³ MIRELMAN Víctor, citation de BACCHI DE BEJARANO Margalit, *Presencia sefaradí en Argentina*, Ed. CES, publié dans le journal *Shofar*, avril 1998, Buenos Aires

²⁴ EMANUEL David, témoignage recueilli en 1988 à Buenos Aires par Margalit Bejerano, *Archivo de la Palabra* du Centre de Documentation et Information sur le Judaïsme Argentin - Marc Turkow, AMIA.

²⁵ LEVY Estela, *Crónica de una familia Sefaradí*, Buenos Aires, 1983, p. 26

²⁶ BENSIGNOR Linda, témoignage recueilli le 8 octobre 1992 à Buenos Aires par Mónica Salomón, *Archivo de la Palabra* du Centre de Documentation et Information sur le Judaïsme Argentin - Marc Turkow, AMIA.

a dit : ‘J’ai apporté avec moi d’Izmir un *Sefer Torah*, mais il n’y a pas de communauté ici. J’ai juste une petite chambre et je n’ai donc pas de place pour le livre.’ Mon père, qui avait loué une grande maison lui a proposé de le garder chez nous. Et c’est ainsi que, petit à petit, des Juifs commencèrent à passer par la maison. »

Une autre information sur l’intégration des Judéo-Espagnols dans le quartier se trouve dans l’article de Graciela Tevah de Ryba sur le tango et les Juifs :

« Une fois dans un concert d’Osvaldo Pugliese²⁷, les gens réclamaient avec force son plus célèbre tango, *La Yumba*. Pugliese demanda le silence avec un geste de main, mais le public continua. Alors il se leva et il dit : ‘ Je vous demande pardon, mais je voudrais dédier ce tango à M^{me} Alegra Habif, une voisine qui m’écoute toujours quand je joue du piano, et elle m’apporte des *boios* et *güevos haminados* sortis du four ; de même avec des *baklawas* et *mostachudos*. Elle ne manque jamais de m’offrir ce qu’elle cuisine. ’ La grande majorité des personnes présentes étaient des Juifs turcs et tout le monde s’est alors mis debout en criant. C’est juste à ce moment là que MM. Arrotcha et Calomite sont entrés. Et qu’ont-ils vu ? Leurs enfants en train de boire de la bière et de manger des cacahuètes. Ils ont fait sortir leurs fils dans la rue pour les réprimander vivement. Mais les jeunes ont répondu : ‘Que peut-on faire ? Partout où l’on va on entend le tango. Même si à la maison on écoute les chansons judéo-espagnoles de nos grands-mères, nous aimons le tango...’ »²⁸

Ce qui est intéressant dans ce texte, en dehors – bien sûr – du fait qu’un des plus grands maîtres du tango, Osvaldo Pugliese, dédie son plus célèbre tango à une voisine judéo-espagnole, c’est le récit de ces deux hommes qui entrent et voient leurs fils s’amuser à l’intérieur en écoutant du tango. Au-delà du fait qu’à cette époque le tango était joué dans des lieux réputés comme des lieux de « perte » où l’on dansait avec les femmes et on buvait de l’alcool, conduisant à l’inquiétude habituelle de tout parent, une autre lecture est évidente. Les parents craignaient une perte d’identité et un risque d’assimilation, sans comprendre que les enfants peuvent parfaitement intégrer deux cultures.

Un autre célèbre *tanguero*, Aníbal Troilo, était marié avec une Judéo-Espagnole provenant de Rhodes, Ida Dudui Kalatchi, plus connue par son pseudonyme « Zita ». Elle était arrivée en Argentine vers la fin des années 1920. Elle eut une histoire d’amour turbulente avec Troilo, en raison surtout des excès de ce dernier. Au sujet de ce grand *tanguero*, nous avons une anecdote intéressante rapportée par un de nos interviewés, Mr Salvador Alalouf, fils d’immigrants de Smyrne :

« Mon père avait son magasin sur la rue Gurruchaga à Villa Crespo. À côté du magasin de mon père

²⁷ Un des plus célèbres compositeurs de tango, né à Villa Crespo en 1905.

²⁸ TEVAH de RYBAH Graciela, « El tango i los djidios », dans *Buenos Aires Sefaradí*, compilation de Carlos Szwarczer, Comisión para la Preservación del Patrimonio Cultural de la Ciudad Autónoma de Buenos Aires, 2008, p. 157

il y avait une grande maison d'habitation. Deux fois par semaine, je voyais arriver une voiture qui s'arrêtait face au magasin de mon père. De la voiture descendait un homme très gros, sympathique. Il demandait à mon père : 'Comment vas-tu *turco* ?'. Et mon père : 'Comment vas-tu *gordo* ?'. À chaque fois le gros monsieur me disait d'aller à la maison d'habitation à côté pour appeler la *turca*, sa copine. Quelques années plus tard, le monsieur n'est plus venu au magasin et moi je n'y allais pas non plus. A l'âge de 17 ans, j'allais danser le tango très souvent. Un soir j'arrive au club où il n'y avait pas de danse mais un orchestre qui jouait. Et qui vois-je sur scène ? C'était le gros monsieur qui venait parler avec mon père. Je crie : '*Gordo* !', lui, il me voit et il dit : 'Comment vas-tu jeune homme ? Comment va ton père ?'. Un monsieur qui était dans le public à côté de moi me regarde et me demande : 'Tu le connais ?'. 'Oui, bien sûr, c'est l'ami de mon père !'. 'Tu sais qui c'est ?'. 'Non...'. 'C'est Anibal Troilo²⁹ !' »

Selon Carlos Szwarczer, « la rue Gurruchaga ressemblait à une rue d'Izmir. Les marchands des rues passaient dans la rue avec leurs *tavas* et *pailones*, (grands plateaux ronds de fer) contenant des *baklawas*, *kadaif*, *rejas*, *mulupitas*, *boios*, *burrekitas*, *cham malí*, des graines de tournesol ou de courge, des amandes, ou châtaignes. On trouvait des vendeurs de yaourt qui passaient dans la rue en route, vers les maisons d'habitations, des cordonniers qui portaient leurs boîtes à outils sur le dos. Les *cuenteriks* – des vendeurs à crédit à domicile – portaient sur leur dos les marchandises, et les charrettes tirées par des chevaux s'installaient sur les trottoirs pour vendre pastèques et melons. Les vieilles femmes suivaient les mouvements depuis leurs fenêtres ou assises sur des bancs, en même temps qu'elles surveillaient leurs *ijos* qui jouaient dans la rue.³⁰ » Ceci est une scène de quartier typique de Buenos Aires, qu'on observe encore aujourd'hui dans certains lieux.

Carlos Szwarczer consacre une partie de son œuvre aux cafés de la rue Gurruchaga. Il mentionne, sans donner plus d'informations, les cafés *El Franco*, *El Oriente* et *El Danon*. Néanmoins, il accorde beaucoup d'importance au mythique *Café Izmir* au numéro 432 de la rue Gurruchaga.

²⁹ L'insistance de nos informateurs sur ce genre d'anecdotes prouve à quel point les Judéo-Espagnols se sont rapidement emparés du tango. On peut y voir la trace de l'importance pour eux du patrimoine chanté (fondamental dans la culture judéo-espagnole), de leur culture musicale du chant vocal et de la plasticité de leur répertoire. Le tango s'apparente par ses thèmes à la chanson lyrique judéo-espagnole et surtout au *rebético*, genre musical urbain et populaire grec qui connaît, notamment à Smyrne au début du XX^e siècle, un grand essor.

³⁰ SZWARCER Carlos, « Gurruchaga entre Izmir y Sefarad », dans *Raíces* N°62 Année XIX, Madrid, Sefarad Editores, 2005 pg. 38.



Image 4 - Un des cafés turcs à Buenos Aires, 1902³¹

Il est intéressant de noter que le *Café Izmir* est lié, par son histoire, à un autre café mythique de Buenos Aires, *El Tortoni*, café fondé en 1858 par un Français, Jean Touan, et fréquenté par les intellectuels et les hommes politiques de Buenos Aires.

Le propriétaire du *Café Izmir*, Rafael Alejandro Alboger, était l'aîné d'une famille juive de Smyrne. À Smyrne, Rafael Alejandro était cireur de chaussures et son frère, Yaco, vendeur de bougies³². Rafael Alejandro arrive en Argentine à l'âge de 18 ans et s'installe dans le quartier du centre ville, comme la plupart des immigrants juifs à l'époque. En 1920, il débute comme cireur de chaussures au *Café Tortoni*, puis, avec le temps, en devient le serveur. En 1931, il fait venir son frère Yaco, qui commence lui aussi à travailler dans le café. Rafael Alejandro quitte alors le *Café Tortoni* pour prendre la direction du *Café Izmir*, qu'il dirigera pendant 25 ans.

³¹ Source – CMT2510 - Centre de Documentation et Information sur le Judaïsme Argentin - Marc Turkow, AMIA, Argentine

³² SZWARCER Carlos, « El Tortoni y el Izmir – un nexo para la historia », dans *Cuadernos del Tortoni* N 9, Buenos Aires, Avril 2003, p. 1 à 9



Image 5 - Rafael Alejandro Alboger³³

Le *Café Izmir* fut ouvert en 1932. Nous n'avons pas trouvé d'informations sur le premier propriétaire du café, Haïm Danon, originaire de Smyrne lui aussi. Rafael Alboger prend la direction de ce café qui portait le nom de sa ville natale. Szwarczer décrit ainsi la personnalité particulière de Rafael Alejandro Alboger :

« C'était un homme qui inspirait le respect et qui était en même temps très sympathique. On voyait qu'il avait une grande expérience de la vie. Au comptoir du café, on pouvait apprendre toutes les nouvelles, les bonnes et les mauvaises. Alejandro Rafael donnait toujours des conseils [...] il avait une présence difficile à décrire, aucun détail ne lui échappait.³⁴ »

Il avait aussi de très bonnes relations avec la police, relations qu'il utilisait de temps en temps pour aider un membre de la communauté arrêté ou un immigrant sans papiers.

³³ *Ibid*

³⁴ *Ibid*

Le café a gagné sa notoriété grâce à son ambiance, ses plats et ses soirées festives. Les hommes jouaient aux cartes, au *tavli* (trictrac), ils écoutaient de la musique orientale, ils buvaient du *raki* et mangeaient des plats orientaux. Le lieu possédait un long comptoir, des tables rectangulaires et des chaises de style viennois. Les murs étaient décorés d'arabesques, et de dessins représentant des palmiers et des danseuses.

Le *Café Izmir* proposait aux hommes qui le fréquentaient une ambiance qui les rapprochait de leur terre natale. On y rencontrait différents personnages, par exemple celui qui lisait chaque matin le journal à l'envers pour divertir les clients. La plupart étaient des hommes qui vivaient dans les maisons d'habitation, les *conventillos*, du quartier. Ils travaillaient le matin puis dans l'après-midi ils venaient au café. En général, les matinées étaient tranquilles. Les après-midis, les gens discutaient et jouaient. Mais le soir l'ambiance changeait. Rafael Alboger avait une importante collection de vinyles de musique turque et grecque. On pouvait manger de la viande grillée dans une *pita* et d'autres délices turcs comme les olives et le fromage de chèvre³⁵. Les hommes dansaient aux sons des instruments orientaux parmi les danseuses du ventre, dont nous n'avons pu trouver l'origine. À ce sujet, nous avons trouvé un article intéressant écrit par Graciela Tevah de Rybah et publié dans le journal *El Amaneser*. L'article parle d'une des danseuses qui fréquentait le *Café Izmir*, *Madam Milli*, judéo-espagnole originaire d'Izmir. Il décrit une très belle femme, née dans le quartier de *Colegiales*. Elle se procurait les tissus pour ses robes chez Nissim Yohai, un Juif originaire de Rhodes qui avait son magasin sur l'avenue *Corrientes*. Elle achetait aussi ses paillettes et décorations diverses dans un autre magasin judéo-espagnol, celui des frères Alberto et Jacobo Albala. Après la fin du *Chabbat*, elle dansait dans le *Café Izmir*. Tevah de Rybah raconte ensuite une histoire mentionnée aussi par Szwarczer : « un soir, tout le monde était déjà prêt à accueillir *Madam Milli*. Les musiciens se sont mis à jouer, les lumières étaient tamisées et la danseuse commença son numéro. C'est alors que Mochon Sadrinas, un homme du quartier connu par ses aptitudes de danseur, se leva, mit une bouteille sur sa tête et avec des cuillères qu'il faisait claquer comme s'il s'agissait de castagnettes, il s'est mis à danser avec *Madam Milli*. L'ambiance était très joyeuse, les gens battaient des mains pendant que les plats continuaient à sortir de la cuisine »³⁶.

Un autre témoin nous a raconté une histoire liée, elle aussi, au café : « Deux Judéo-Espagnols marchent sur l'avenue *Corrientes*. Ils arrivent dans la rue *Gurruchaga*, et l'un demande à l'autre s'il veut boire un *raki* dans le *Café Izmir*. Ils entrent dans le café et commandent deux *rakis*. Les verres vides, le premier demande au second s'il en veut un autre. L'homme met sa main dans la poche, regarde quelque chose puis accepte le deuxième verre de *raki*. Quelque temps plus tard, le premier propose un troisième verre. Le second regarde à nouveau dans sa poche et accepte. Le

³⁵ *Ibid.*

³⁶ TEVAH de RYBAH Graciela, « La danseuse du ventre *Madam Milli* », dans *El Amaneser*, 1^{er} mai 2013, Istanbul

même manège se renouvelle ainsi plusieurs fois jusqu’au moment où le second, après avoir regardé dans la poche, refuse de continuer à boire. Le premier homme, intrigué, lui demande ce qu’il regarde à chaque fois dans sa poche. Son ami lui répond : ‘J’ai une photographie de ma belle mère. Avant de boire je regarde la photo. Quand je la trouve belle c’est pour moi le signe qu’il faut arrêter de boire.’ »

Dans la rue, à l’extérieur du café, des vendeurs proposaient des gâteaux traditionnels turcs et à l’intérieur on entendait parler le judéo-espagnol, le turc et parfois le grec.

Le *Café Izmir* était une icône de la culture judéo-espagnole dans la ville et un lieu important d’un point de vue de la diversité culturelle. Il a été considéré comme une « partie essentielle de Buenos Aires³⁷ » et a été reconnu comme l’un des « cafés importants de Buenos Aires » par la Commission de Protection et Promotion de Cafés de la ville de Buenos Aires. Le café a fermé définitivement ses portes le 9 octobre 2000.

Le café apparaît aussi dans l’une des plus grandes œuvres de la littérature argentine, *Adán Buenosayres* de Leopoldo Marechal (1900 – 1970), écrivain, poète, dramaturge et essayiste argentin issu d’une famille française. Il effectue plusieurs voyages en Europe entre 1926 et 1948. En 1930, il commence à Paris l’écriture du roman *Adán Buenosayres* (publié en Argentine en 1948) d’un grand intérêt pour nous car de nombreux épisodes se passent dans le *Café Izmir* ou dans la rue Gurruchaga. Dans cet ouvrage, comme dans son œuvre littéraire, Maréchal introduit de nombreux détails biographiques importants pour saisir l’ambiance de ce lieu très fréquenté par les immigrants judéo-espagnols du quartier.

« [...] parfumer la barbe de ces Juifs qui vendent des graines de tournesol devant le *Café Izmir*³⁸. »

« Les trois hommes occupaient une table du *Café Izmir*, et leur discussion en langue syrienne se confondait avec des voix de même timbre, dans cette enceinte saturée d’anis et de tabacs forts. Près de la vitre, un musicien absorbé pinçait, comme en songe, les cordes d’une cithare noire à incrustations de nacre. Au fond, les rideaux relevés par le bas diffusaient un intérieur brumeux où, au centre, sur un tapis jaune, s’élevait un haut *narghileh* d’où sortaient quatre tubes qui, assurément, parvenaient à autant de fumeurs invisibles³⁹. »

« L’ouïe attentive, Adan Buenosayres s’arrête devant le *Café Izmir* dont les stores métalliques, baissés à moitié, lui laissent entrevoir un intérieur brumeux où des silhouettes estompées sont immobiles ou ébauchent des gestes somnolents. A l’intérieur, une chanson asiatique est psalmodiée par une voix qui, accompagnée d’un luth ou cithare, sanglote les « a », se déchire dans les « j ». À Adan parviennent les senteurs de l’anis sucré et du tabac fort qui se consume dans les *narghilés* à

³⁷ SPINETTO Horacio, *Cafés de Buenos Aires*, Buenos Aires, 1999, Gobierno de la Ciudad de Buenos Aires, p. 5

³⁸ MARECHAL Leopoldo, *Adán Buenosayres*, France, Bernard Grasset/Éditions UNESCO, 1995, p. 70

³⁹ *Ibid*, p. 91

quatre tubes⁴⁰. »

« J'entendis alors, de l'intérieur de la villa, filtrer à travers ses fissures et monter à nous une musique d'instruments exotiques, dont la nonchalante monotonie évoqua en moi les accords orientaux du *Café Izmir*, ou certaines lamentations hébraïques que j'avais entendues le soir rue Gurruchaga⁴¹. »

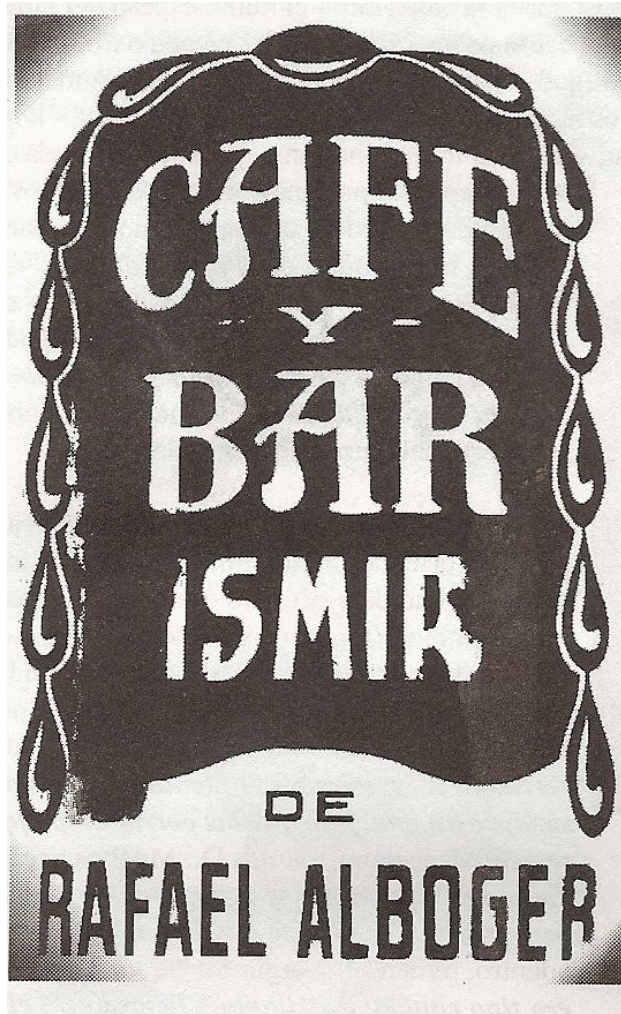


Image 6

En lisant ces quatre extraits du roman nous constatons une certaine concordance avec les descriptions fournies par Carlos Szwarczer sur le *Café Izmir*. Ce qui est intéressant dans celles de Marechal c'est surtout le caractère exotique qu'il donne au café : nous pouvons appréhender comment ce lieu était perçu par un Argentin qui n'avait *a priori* aucune relation avec la culture et la

⁴⁰ *Ibid*, p. 333

⁴¹ *Ibid*, p. 455

tradition de l'Empire ottoman. Ces passages renforcent également l'impression qu'il s'agissait d'un « lieu de perdition », dans lequel les hommes se rendaient seuls, pour jouer, fumer et regarder les danseuses du ventre. Selon Szwarczer, les femmes envoyaient leurs enfants pour chercher les maris et les ramener à la maison. De nombreux témoignages citent cet endroit comme une deuxième maison pour beaucoup de garçons judéo-espagnols, un endroit où ils retrouvaient des Grecs, des Arabes et des Arméniens originaires comme eux de l'ex-Empire ottoman.

Conclusion

Espace culturel de référence ou lieu de perdition, le *Café Izmir* fut selon les témoignages recueillis un point névralgique dans la vie judéo-espagnole du début du XX^e siècle. Son lien avec le *Café Tortoni*, lieu de référence de la ville encore aujourd'hui, n'a fait que renforcer son importance historique.

Un des traits de caractère des Judéo-Espagnols est cette capacité à s'intégrer dans la société dans laquelle ils vivent, pratiquant leur judaïsme dans la sphère privée mais vivant comme les autres membres de la société dans la sphère publique. Cette façon de vivre est attestée tant en Espagne médiévale que dans l'Empire ottoman.

Leur installation en Argentine, et surtout à Buenos Aires, car les Judéo-Espagnols sont urbains par définition, a permis à ce groupe de retrouver d'une certaine façon l'Espagne perdue, d'être immergé de nouveau dans un environnement hispanophone, dans une culture latine où ils ont pu s'intégrer et se développer. Cette intégration ne fut pas sans un degré d'assimilation, à tel point qu'aujourd'hui nous n'avons plus d'offices en langue judéo-espagnole comme c'était le cas autrefois, ni de rabbins de cette origine. Les Judéo-Espagnols de Buenos Aires ont bien conservé leur cuisine et leurs synagogues, mais dans beaucoup de cas ces synagogues ne les représentent plus, et les anciens ont préféré les quitter pour intégrer des communautés réformistes.

Mais tous nos témoins, sans exception, gardent un souvenir très fort de cet espace social que fut le *Café Izmir* ainsi que de son propriétaire Alejandro Alboger. Un lieu où les gens pouvaient se retrouver, se relier à leurs coutumes, à leur musique et aux saveurs de leurs terres natales. Une sorte d'« ambassade » judéo-ottomane dans le célèbre quartier de Villa Crespo de la ville de Buenos Aires.